

Laval théologique et philosophique



EN COLLABORATION, *Entretiens autour de Gabriel Marcel*

Simonne Plourde

Volume 33, numéro 3, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705634ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705634ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plourde, S. (1977). Compte rendu de [EN COLLABORATION, *Entretiens autour de Gabriel Marcel*]. *Laval théologique et philosophique*, 33(3), 314-317.
<https://doi.org/10.7202/705634ar>

meurent entiers; la manière imprécise ou évasive avec laquelle lui-même tente de les résoudre laisse voir tout le travail de recherche qu'il faut encore fournir.

Paul-Emile LANGEVIN

Entretiens autour de Gabriel Marcel. 1 volume de 287 p., À la Baconnière, Neuchâtel, 1976.

Ce sont les entretiens de Cerisy-la-Salle qui constituent l'objet de ce volume. Six semaines avant la mort du philosophe Gabriel Marcel, ses amis réunis en colloque autour de lui poursuivirent un dialogue avec le penseur-dramaturge, l'amènèrent à préciser certains aspects de sa pensée, recueillirent de sa bouche ce qu'ils ne savaient pas devoir être d'ultimes affirmations éclairant un point ou l'autre de son œuvre.

Publié dans le cadre de l'Association *Pré-sence de Gabriel Marcel*, avec le concours de la Fondation européenne de la Culture, ce volume reproduit les communications présentées au Colloque ainsi que les discussions engagées par les participants après chacune d'elles. La relative brièveté des exposés et la vivacité des discussions confèrent à l'ouvrage un style des plus vivants où chaque participant apparaît au naturel. Nous repasserons l'un après l'autre les onze chapitres qui constituent ce volume, nous attardant aux exposés seulement, afin de ne pas allonger indûment ce compte rendu.

Le premier chapitre donne la parole à Gabriel Marcel qui ouvrit le colloque de Cerisy-la-Salle par un thème qui lui était familier : *De la recherche philosophique*. Dans ce texte, Gabriel Marcel essaie de situer le point de départ de sa réflexion philosophique; dès l'origine, note-t-il, elle semble s'être centrée sur le sens ou le non-sens de Dieu; puis, abandonnant cette piste, elle se concentre plus tard sur la considération de l'humain en tant que tel et sur les processus qui tendent à le dénaturer. Pour établir ces données, Gabriel Marcel utilise abondamment les événements personnels qui l'ont marqué et son théâtre dont il souligne le lien substantiel avec sa philosophie. Nous ne trouvons rien dans ce texte que le philosophe n'ait déjà dit antérieurement dans l'un ou l'autre passage de son œuvre.

Le deuxième chapitre s'intitule *Gabriel Marcel et la phénoménologie*. Dans un exposé substantiel et d'une grande clarté, Paul Ri-

coeur procède à une comparaison de ses deux maîtres, Husserl et Gabriel Marcel, et affirme qu'il reconnaît entre ces deux philosophes « un jeu de parenté et de discordance très difficile à dénouer. D'abord, ils semblent proches; puis un abîme se découvre entre eux; enfin, une nouvelle proximité se découvre précisément au point de la plus extrême divergence » (p. 53).

Pour Paul Ricoeur, la parenté entre Husserl et Gabriel Marcel se situe au niveau « de l'humour, de la tonalité, de l'atmosphère ». Chez l'un et l'autre, « refus du système, corrigé par un souci de distinctions fines » (p. 54). Mais les divergences sont frappantes. Au seuil de la phénoménologie husserlienne, il y a la *réduction*; tandis que le premier geste philosophique de Gabriel Marcel est diamétralement opposé, puisque celui-ci amorce son itinéraire en introduisant l'idée de « situation », liée au départ à celle de « recherche ». Paul Ricoeur analyse la remise en question marcellienne de la réduction husserlienne et développe les aspects suivants : position de l'objet, position du sujet, leur corrélation. Cette analyse magistrale, après avoir montré, entre autres, la divergence fondamentale des deux philosophes quant à l'approche du thème de l'intersubjectivité et la différence de position de l'alter ego chez l'un et l'autre, marque un point de comparaison entre les deux phénoménologies : chez Husserl, la phénoménologie est soucieuse de validation épistémologique, ce qui exclut le drame hors du champ de la philosophie; tandis que, chez Gabriel Marcel, la philosophie ne peut pas ne pas être dramatique, car l'être incarné vit dans un monde où le désespoir est possible.

Paul Ricoeur ne manque pas de mettre en relief la difficulté fondamentale que présente pour lui l'ontologie existentielle de Gabriel Marcel, difficulté avec laquelle elle n'a jamais fini de s'expliquer et qui « concerne le statut de ses propres énoncés » (p. 70). « À cet égard, dit-il, une opposition simple, non dialectique, entre mystère et problème ne saurait s'établir sans ruiner aussitôt l'entreprise philosophique en tant que telle, menacée de virer à un fidéisme philosophico-religieux » (p. 70). « La philosophie existentielle ne peut donc se borner à une critique de l'objectivité, de la caractérisation, du problématique; il lui faut prendre appui sur des déterminations de la pensée, sur un travail du concept, dont ni la science, ni la technique n'épuisent les ressources » (p. 73).

Cette critique conduit M. Ricoeur à souligner que l'œuvre de Husserl cherche le fondement des sciences « dans les structures préscientifiques, antépédicatives de l'intentionnalité » (p. 74).

Au chapitre troisième, nous trouvons le texte de l'entretien présenté par Henri Gouhier qui analyse les thèmes *Théâtre et engagement*. M. Gouhier rappelle, dans une première partie, les liens qui existent entre la philosophie et le théâtre de Gabriel Marcel. Dans une seconde partie, il propose une distinction entre « l'homme engagé » et « l'auteur engagé », puis démontre comment l'œuvre marcellienne confirme son hypothèse. Selon M. Gouhier, un auteur dramatique est d'abord un homme engagé qui a des valeurs, des fidélités, des refus personnels. Que l'homme engagé qui demeure dans l'auteur dramatique veuille faire passer ses valeurs personnelles dans son drame, cela ne peut être qu'une finalité seconde, car la finalité première de l'œuvre, c'est sa propre perfection esthétique qui doit produire le plaisir chez le spectateur.

Le quatrième chapitre reproduit la communication *Théâtre et métaphysique*, présentée au Colloque par Joseph Chenu. Après avoir écrit un livre sur ce sujet en 1948, celui-ci reprend le dialogue avec Gabriel Marcel. Il énumère les exigences fondamentales qu'il a décelées chez lui dès le départ de sa création dramatique : Gabriel Marcel ne voulait pas créer des « drames d'idées », mais montrer « le tragique de pensée », c'est-à-dire créer un théâtre « qui dévoile cette zone de tragique qui a son origine dans la pensée et dans la conscience » (p. 166). La suite devait amener le dramaturge à préciser ces exigences d'une grande hauteur. Joseph Chenu marque l'originalité du théâtre marcellien : celle-ci repose non sur le choix des sujets, mais sur la sélection des « thèmes » abordés dans ce théâtre. « Le thème est encore tout près de la « situation », c'est ce que la réflexion commence à dégager au plus près du concret » (p. 118). C'est un théâtre interrogatif, un théâtre qui nous concerne, un théâtre qui nous engage à la même quête de l'être que ses personnages. Joseph Chenu pose à Gabriel Marcel des questions pertinentes qui amorcent la réponse du philosophe-dramaturge.

Le cinquième chapitre termine le cycle des communications portant spécifiquement sur le théâtre marcellien. Nous y lisons le texte de l'abbé Marcel Belay : *Étude sur « Le mort de*

demain ». L'auteur de cet entretien présente sa lecture personnelle de la pièce de théâtre. Il en fait une analyse soignée que Gabriel Marcel qualifiera « d'excellente, absolument sans reproche » (p. 139), lors de la discussion. L'exposé de l'abbé Belay suscita au Colloque beaucoup d'intérêt, semble-t-il, mais également des réactions variées chez les participants. Les oppositions arrachent à Gabriel Marcel des répliques qui témoignent d'une étonnante vivacité d'esprit, malgré son âge avancé.

Le sixième chapitre est consacré à un entretien des plus incisifs et par suite des plus éclairants sur un point difficile de la philosophie marcellienne. Cette communication fut présentée au Colloque par René Poirier qui avait intitulé son texte : *Le problème de l'immortalité et la pensée de Gabriel Marcel*. Avec le théâtre marcellien comme point de départ, M. Poirier passe des thèmes dramatiques aux thèmes proprement philosophiques. Il en dégage le thème central, celui de « la mort et son au-delà, ou si l'on veut, d'un certain salut » (p. 150). Il souligne d'abord, chez Gabriel Marcel, l'équivoque du terme *mort* qui désigne, d'une part, la mort physique, celle dont on porte le deuil et sur laquelle on peut marquer une victoire par l'immortalité des autres en nous et l'espérance d'une autre vie; d'autre part, la mort au sens moral, qui est la vie fausse, l'existence vaine, le monde cassé, la vie absurde des désespérés, le vertige du suicide... ; la victoire sur cette mort se remporte par une autre mort : mort physique, conversion, refus du monde vain, renouvellement total de l'âme, vraie religion... Et M. Poirier pose sa question : Comment la pensée de la mort s'organise-t-elle, chez Gabriel Marcel, en réflexion proprement métaphysique ?

Cette métaphysique de la mort et de l'immortalité, continue-t-il, pose des problèmes sur trois plans. 1) D'où tirons-nous nos affirmations au sujet de l'immortalité ? Raisons, expériences, foi ? 2) Quel est le sujet de la mort ? Qui meurt et qui est immortel ? 3) En quoi consiste cette immortalité ?

La réponse de la philosophie marcellienne aux problèmes du premier plan est la suivante : les affirmations au sujet de l'immortalité ne proviennent ni de la raison scientifique, ni de la Révélation; elles sont tirées d'une expérience et d'une certitude vécues du philosophe, « l'évidence d'une présence à l'intérieur de l'amour et au-delà de la mort » (p. 154).

René Poirier amène la question inéluctable : quel est le statut épistémologique de ces expériences singulières ? Il découpe dans cette question les hypothèses plausibles et renvoie l'interrogation à Gabriel Marcel.

Les problèmes de second niveau ne sont guère moins complexes : est-ce le corps, l'âme ou le je, qui est sujet de l'immortalité ? quel rapport y a-t-il entre le corps-sujet et ce qu'on appelle traditionnellement l'âme ? n'y a-t-il d'immortalité que pour les hommes ? l'être mérite-t-il son immortalité ? « Tout cela est obscur, paradoxal, mais c'est le paradoxe même de l'esprit, sous toutes ses formes » (p. 161), dit René Poirier avant d'amorcer les problèmes du troisième niveau : en quoi consiste l'immortalité ? « La connaissance de l'au-delà se réduit-elle à la certitude d'une présence, à une expérience, je ne dirai pas mystique, mais proprement existentielle, derrière laquelle nulle essence ne peut être décrite ? » (p. 161). René Poirier dit qu'il en a l'impression en lisant Gabriel Marcel et déclare ne pas arriver à se satisfaire, ni d'une évidence à la fois irréfutable et injustifiable, ni d'une assurance lumineuse mais vide.

Les relations entre l'être et le temps font l'objet du septième chapitre. La communication de Jeanne Parain-Vial s'articule autour de la question suivante : « Quelles lumières les analyses phénoménologiques des modes d'existence temporelle jettent-elles d'abord sur la notion de temps, sur la nature de l'être ensuite ? » (p. 188). Après avoir analysé les rapports de l'être et du temps dans la philosophie marcellienne, Jeanne Parain-Vial conclut que l'unité du temps a son fondement dans la nature de l'être, que « les différents modes d'appréhender le temps sont des modes de participation à l'être qui est essentiellement acte » (p. 194). Comme il y a, chez Gabriel Marcel, la reconnaissance de modes ambigus de participation cela explique que nous vivions dans la dispersion temporelle. Après avoir souligné que son analyse aboutit à la question du mal dont le temps est une manifestation, Jeanne Parain-Vial avoue qu'il est difficile de préciser le statut ontologique du temps chez Gabriel Marcel, alors même que « la réflexion qui conduit de l'existence à l'être est convaincante » (p. 199).

Le huitième chapitre s'intitule : *Données et conditions de l'accueil fait en Allemagne à Gabriel Marcel, philosophe et dramaturge*. Il rapporte l'entretien donné par Vincent Ber-

ning. L'auteur du texte présente sous forme chronologique l'impact de la pensée marcellienne en Allemagne, indique les confusions qui ont surgi au sujet de cette œuvre, l'influence des écrits de Gabriel Marcel et plus encore celle de ses conférences sur le public et avant tout sur les étudiants.

Le neuvième chapitre porte sur les thèmes marcelliens de gratitude et admiration. Balduin Schwarz rapproche ces deux thèmes, indique comment ils sont reliés au mystère de notre relation avec nous-mêmes, affirme qu'ils concernent un aspect du *sens* de l'existence humaine. Afin de découvrir ce sens, il étudie la structure des relations interpersonnelles. Cette communication présente une originalité, car elle tente consciemment de prolonger la réflexion marcellienne au-delà de ses propres analyses.

Le dixième chapitre s'intitule : *Débat terminal*. Les participants au Colloque ont tenu à faire le point à propos de ces jours passés en dialogue avec Gabriel Marcel. Dans une ultime rencontre, les amis du philosophe ont multiplié remarques et questions à propos d'une philosophie qu'ils tiennent visiblement en grande estime certes, mais qui ne les laisse pas sans interrogations.

Un dernier chapitre présente en appendice, *Mon cousin Gabriel*, par Madeleine Sabine, ainsi qu'une note biographique et une bibliographie de Gabriel Marcel. Situé à la fin de ce volume, le texte de Madeleine Sabine contribue à rendre Gabriel Marcel très présent au lecteur. Il dévoile des détails biographiques que le philosophe, à notre connaissance, avait tu par discrétion durant son existence.

Pour les membres de l'Association *Présence de Gabriel Marcel*, ces *Entretiens autour de Gabriel Marcel* tiennent lieu de premier cahier. Ils constituent un livre vivant qui vaut la peine d'être lu, tant par les initiés que par les non-initiés.

Nous croyons que ceux qui ont publié ces *Entretiens* ont eu raison de leur conserver la forme du Colloque. Elle convient merveilleusement bien à l'exposé de la pensée de Gabriel Marcel, lui qui avait horreur de couper la réflexion de la vie. D'autre part, ce volume épouse les désavantages qu'encourent les colloques eux-mêmes en présence de l'auteur : si les conférenciers veulent exercer en grande honnêteté leur esprit critique, ils doivent le faire en termes délicats et s'arrêter parfois en-deça de leur pensée. Ils en restent quelquefois

sur certaines répliques de l'auteur qu'il serait malséant de contredire trop vigoureusement. C'est ce que regretteront sans doute quelques lecteurs lorsqu'ils refermeront ce livre.

Cette remarque faite, les qualités de ce volume sont nombreuses. Nous avons particulièrement apprécié chez les amis de Gabriel Marcel cette tension manifeste entre la vénération du maître et les exigences de leur réflexion critique à propos de son œuvre. Avec respect et tact, ils posent au philosophe des questions qui soulignent et les points forts et les points faibles de sa pensée. On les dirait surtout attentifs à reculer le plus loin possible les limites inévitables d'une pensée dont ils apprécient la richesse. Les observations critiques de ses amis poussent Gabriel Marcel aux limites extrêmes de sa philosophie, jusqu'à l'indicible devant lequel il s'arrête et c'est alors le « témoin » de l'amour, de l'expérience, de l'immortalité qui, nous semble-t-il, prend la relève du philosophe.

Simonne PLOURDE

Université du Québec à Rimouski

En collaboration, **Savoir, faire, espérer. Les limites de la raison.** Bruxelles, Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis (n° 5), 1976 (15,5 × 23 cm), 2 tomes, 831 pages.

L'ouvrage se présente en quatre sections : philosophie, histoire de la philosophie, sciences humaines et théologie. Il regroupe une quarantaine de contributions signées de grands noms. Le recueil voudrait offrir « une sorte de coupe ou d'analyse spectrale du tissu vivant de la culture qui est en train de se créer » (rabat du volume). Il atteint bien son but. Le cadre restreint d'une recension ne permettant pas de présenter chacun des articles, il nous a fallu choisir. Le choix a été fait en fonction de nos intérêts de théologien.

Le premier tome s'ouvre par une étude, très adroitement menée, de l'articulation entre le savoir, le croire et l'agir dans la pensée de Wittgenstein, ce philosophe sensible au fait que « le besoin de donner des raisons est un indice de la faiblesse de la croyance, dans la mesure où la force d'une croyance se mesure essentiellement par l'importance des risques que l'on est disposé à prendre en fonction d'elle » (p. 39). L'auteur de l'étude est Jacques Bouveresse.

Il ne faut pas manquer de lire, dans *Le thème de l'espérance et la réflexion philosophique* (pp. 43-62), les propos de Stanislas Breton sur ce qu'il considère comme le préalable essentiel d'une réflexion sur l'espérance, à savoir « la métaphysique du point d'orient, en sa double fonction de « lieu où l'on demeure » et de « lieu vers lequel on va » : double fonction qui correspond aux deux aspects d'*esse in* et d'*esse ad* de la relation (p. 61).

La troisième position de la philosophie par rapport à la foi religieuse (pp. 125-142) nous offre les propos d'un croyant, Dominique Dubarle, sur les rapports entre philosophie et foi religieuse. Une première position de la philosophie par rapport à la foi est celle « d'une philosophie qui naît à elle-même, d'une façon comme spontanée, en présence d'une détermination religieuse de l'homme et de sa culture (la religion « païenne » du monde hellénique), et sans avoir au préalable une conscience bien définie touchant les problèmes qu'une habitation de l'esprit par une foi religieuse peut bien poser à l'intention d'une rationalité philosophique » (p. 126). Cette première position, correspondant à la philosophie ancienne, aurait terminé sa course en se voyant récupérer, avec l'occident chrétien médiéval, par la foi religieuse. C'est ainsi que la philosophie se serait retrouvée servante de théologie. Partant de l'aboutissement de la première position, une seconde position attesterait « une montée décisive de la philosophie à la conscience de soi face à la foi religieuse » (p. 127), ce qui l'aurait amené « à définir de façon expresse sa propre position par rapport à cet autre » (p. 127). Dans la section culturelle née de cette deuxième position (de Descartes à Hegel), c'est la foi religieuse qui aurait été sur la défensive. La troisième position part de l'expérience de l'insuffisance des deux premières positions. « Le style de la classique prétention philosophique à l'universalité y est d'entrée de jeu consciemment récusé (p. 130). Il n'y est plus question, comme dans les positions précédentes, de savoir qui, de la foi ou de la raison, doit exercer la « fonction axiale » (p. 134) de l'intelligence, comme si cette fonction était unique. « Il y a bien plutôt, me semble-t-il, dualité d'axes pour le moins. Et s'il y avait à se les figurer, loin de me les figurer convergents ou parallèles, ce qui est encore une manière déguisée d'en restaurer l'unicité, je me les figurerais comme « en croix » l'un par rapport à l'autre, chacun re-